

LA SOUSTRACTION COMME MODALITÉ DE LA SÉPARATION: LA DÉFECTION ET LE NOMADISME DANS L'EXPÉRIENCE CONTEMPORAINE

Sébastien Schehr

Si la notion de "séparation" n'est pas très courante en sociologie, des notions connexes comme celles de "rupture", de "désaffiliation" ou "d'exclusion"...sont en revanche largement utilisées pour appréhender à la fois ce qu'il en est du lien social mais aussi des changements qui affectent les sociétés contemporaines. Ces catégories – désormais largement répandues et utilisées dans le langage commun – sont pourtant loin d'être neutres et uniquement descriptives: elles charrient en effet des représentations essentiellement négatives et nous renvoient à une certaine idée de ce que devrait être la vie en société. De même, la focalisation d'une grande partie de la recherche sur les thématiques de l'exclusion et de la désaffiliation a pour corollaire l'invisibilisation de certains modes d'être et d'agir marqués par la soustraction et des formes volontaires d'exit.

L'objet de ce texte consistera à montrer en quoi des conceptions unilatérales des ruptures et de la déliaison ont fini par oblitérer leur fonction essentielle dans toute vie sociale et surtout par minimiser leur rôle potentiellement créateur et instituant. Pour se faire, nous nous attarderons sur quelques modalités de la séparation – à savoir la place des formes de soustraction, de nomadisme et de défection dans nos modes d'être et d'agir - ce qui nous permettra d'ancrer cette réflexion dans l'expérience sociale quotidienne.

Rupture et condition salariale contemporaine

Disons-le abruptement et sans finesse: les sociologues n'ont – pour la plupart – pas beaucoup de considération pour la séparation et ses différentes déclinaisons. Seule la canonique "rupture épistémologique" avec le sens commun fait exception. Car, que l'on parle de trahison, de dissidence, de chômage, de nomadisme, de conflit, de divorce, de défection...ce sont quasiment toujours les mêmes représentations homogènes et caricaturales qui sont avancées pour appréhender ces formes de rupture ou de séparation. En effet, ces raisonnements (que nous partageons d'ailleurs tous plus ou moins) partent généralement du postulat que toute expérience disruptive est négative en soi. Que toute rupture est – à un degré ou un autre – catastrophe. La rupture est ainsi assimilée à une fin – souvent: la mort d'un lien – et se voit considérée comme une anomalie, voire comme une aberration tant au niveau individuel que social.

De plus, quand les ruptures ont droit au chapitre, elles sont souvent appréhendées comme des indices d'un processus subi de déliaison générale. Ainsi selon cette thèse, la flexibilité impulsée par les nouveaux modes de gestion de la main d'œuvre et la précarisation du salariat auraient pour conséquence de fragiliser les liens sociaux et de rendre problématique toute forme d'appartenance. La socialité seraient donc menacée par l'assomption de formes nouvelles de travail et d'emploi et toute forme de séparation ou de soustraction (de nomadisme, d'errance, de défection...) ne pourrait signifier autre chose qu'une forme d'adaptation fonctionnelle aux nouvelles règles du jeu.

Le concept de désaffiliation, remis au goût du jour par Castel au début des années quatre-vingt dix, est ainsi souvent utilisé afin de qualifier le processus de dégradation des liens sociaux qui ferait suite à la perte de travail ou à l'insertion incertaine dans l'emploi. Si tous les liens sociaux ne se résument pas au travail dans l'approche de Castel, l'usage qui est fait du concept renvoie bien à l'idée que l'ensemble de nos liens sociaux (famille, sociabilités, relations amoureuses, vie sociale, engagements divers...) sont indexés à la participation à la sphère productive, ou en tous cas, qu'ils sont pour le moins fortement dépendants de cette participation. Perdre son travail équivaut alors à perdre tous ses ancrages relationnels: nous assisterions alors à l'émergence d'un "individualisme sans attache" (Castel, 1991, p. 167). Plus intéressante, la perspective de Beck insiste sur le fait que les formes actuelles de travail ont tendance à "peser" sur nos affiliations multiples et à jouer en défaveur de nos engagements sociaux, notamment de la famille et des liens durables. Individualisation du travail et dépendance croissante à l'égard du marché auraient alors pour effet de rendre la conciliation

entre les impératifs de la survie et l'ensemble des autres implications sociales plus difficiles (Beck, 2000). Beck évoque une accélération du processus d'individualisation – il parle à ce propos "d'individualisme de marché" – en montrant que la condition salariale suppose désormais de faire prévaloir une mobilité sans faille face aux ancrages territoriaux et de faire passer les engagements au travail avant toute forme de lien social. Le règne du court-terme impulsé par le marché est donc à la fois un sérieux obstacle à la socialité en même temps qu'un formidable "extracteur" des rôles prescrits et des assignations traditionnelles. La question majeure que pose Beck est celle de la possibilité qu'ont les individus d'élaborer et de maintenir une certaine cohérence biographique dans un tel contexte: la société contemporaine est en effet caractérisée par la disjonction des "mondes sociaux" ne permettant plus le recouvrement complet d'une sphère sociale par une autre. Du point de vue des acteurs sociaux, ce découplage des "sociosphères" ressemble alors beaucoup plus à un champ de bataille donnant lieu à des dilemmes, des arbitrages et des contradictions incessantes qu'à une "gestion" tranquille et rassurante. De plus, les ambivalences biographiques ne sont plus prises en charges collectivement ou par la tradition: autrement dit, il n'y a plus de "mode d'emploi" qui permette à l'individu de gérer ses liens sociaux, celui-ci doit donc se débrouiller seul et "faire avec" ses affiliations contradictoires (travail, famille, relation de couple, sociabilités, loisirs...). En insistant à la fois sur les mutations du travail, le découplage des mondes sociaux et l'accélération du processus d'individualisation, l'approche de Beck nous permet d'appréhender un certain nomadisme et certaines formes de ruptures – non comme le propre de quelques marginaux – mais comme un mode d'être et d'agir inscrit au cœur des modes de vie contemporains. Cette approche a aussi le mérite d'éviter le travers moniste et continuiste que l'on retrouve dans le concept de désaffiliation telle que Castel l'a définie: non seulement la pluralité des liens sociaux n'est pas évacuée ou ramenée au seul travail (puisque'il serait le déterminant en dernière instance) mais en plus, l'on ne postule pas implicitement que la vie sociale ne serait qu'affiliation (grâce au travail essentiellement). Pour autant, comme je l'annonçais précédemment, nous ne pouvons pas nous contenter d'appréhender les ruptures sous le seul mode de l'ajustement au nouvel ordre productif: il nous faut donc maintenant percevoir en quoi l'expérience quotidienne révèle également des formes de soustraction s'inscrivant dans d'autres trames significatives que celle de l'adaptation. La notion de défection nous servira ici de fil conducteur.

Les formes de défection dans les modes de vie

La notion de défection doit beaucoup à Hirschman qui - dans un ouvrage intitulé *Défection et prise de parole* (Hirschman, 1995) – a été le premier penseur à envisager la soustraction comme une forme rationnelle d'agir et à inscrire celle-ci au cœur de l'expérience et de la vie sociale. Hirschman considère qu'il existe – face à toute forme de frustration ou de mécontentement dans une organisation – trois modes de réactions individuelles: l'exit (la défection), la prise de parole et la loyauté. Si la défection est un comportement fréquent dans la sphère économique, elle est aussi présente dans le reste de la vie sociale: pour un consommateur, la défection consistera à cesser d'acheter le bien produit par l'entreprise; pour le membre d'une organisation politique, la défection impliquera de cesser de lui appartenir, de rompre le lien qui les unissait et de mettre un terme à sa loyauté. La défection est une soustraction puisque l'individu sort volontairement du système d'interaction, et cesse ainsi de coopérer, mais aussi d'exercer et de subir pouvoir et autorité.

Sans entrer dans le détail de l'analyse d'Hirschman, disons que celle-ci s'inscrit dans le cadre d'un paradigme de type utilitariste où l'individu mécontent évalue les avantages et les inconvénients des conduites possibles à tenir, choisissant au final celle dont le ratio coûts / avantages est le plus favorable. Cet usage de la défection est avant tout d'ordre tactique: celle-ci est ponctuelle, limitée à une sphère sociale et relève d'un calcul rationnel. Cependant, Hirschman lui-même n'avait pas écarté la possibilité que des formes d'*exit* relève d'autres logiques: en témoigne l'avant dernier chapitre de son ouvrage où la défection est appréhendée comme une tradition de la vie sociale américaine en raison de la place privilégiée qu'elle y occupe (Hirschman, p. 165). La défection y fait figure de trait culturel et s'impose comme norme d'action. Elle répond alors à un autre type de rationalité: la réussite par exemple, est perçue dans le credo américain comme une suite de défections successives où l'on abandonne son groupe social d'origine.

Cependant, la modélisation que propose Hirschman nous semble restrictive. Elle laisse de côté une grande partie des formes de défection qui apparaissent dans les modes de vie et qui font entrevoir des logiques d'action plus variées que ne le laisse penser l'auteur. En effet, à partir d'un travail bibliographique de recension des travaux ayant utilisé la notion de défection ou des notions connexes (dissidence, soustraction, retrait, désaffection) ainsi que d'une recherche qualitative portant sur les formes de rupture et de loyauté, nous avons pu distinguer cinq formes de défection. Nous avons ainsi différencié: la défection-tactique, la défection-fondation, la défection-habitude, la défection-expérimentation et enfin, la défection-retrait.

La défection "tactique" est similaire à l'*exit* d'Hirschman. Celle-ci fait toujours suite à un mécontentement, est le fruit d'un calcul ou d'une évaluation et se trouve toujours limitée dans son déploiement et dans le temps. La défection est ici une ressource ponctuelle: un individu mécontent rompt avec un ensemble social et en rejoint un autre, il s'agit donc bien d'une expérience circonstancielle.

La défection "fondation" répond également à une situation de blocage et de mécontentement. Elle présente de nombreux points communs avec la forme précédente: notamment son aspect circonstanciel et limité dans le temps. Mais elle s'en distingue sur un point important: le mouvement de sortie et de soustraction ne se fait pas vers un ensemble social préexistant. Ici, l'ailleurs est à construire, à inventer et à créer. Cette forme de défection n'est en rien passive, solution de facilité: elle est – selon le mot de Virno – "*soustraction entreprenante*" (Virno, 1991). Elle nécessite donc énergie et imagination: cette forme de défection implique la mobilisation des compétences des acteurs concernés et la plupart du temps, des complices. En effet, la fondation-crédation d'un ensemble social ne se fait jamais seul: c'est une aventure collective. Nous pouvons ici penser à ceux qui – au sein d'une organisation politique ou d'une entreprise – décide de fonder leur propre structure ou organisation alternative.

Le troisième type repose à la fois sur une banalisation de la défection et son extension à toutes les dimensions de la vie sociale. C'est la défection "habitude". La soustraction se décline sous le mode de la routine. La défection n'est plus à l'instar des types précédents une réponse ponctuelle au mécontentement et une alternative au conflit: elle est systématique et touche l'ensemble des relations sociales. La soustraction n'est pas ici une option attractive, elle est quasiment habitude: la sortie du système d'interaction apparaît comme évidente et va de soi dès la personne fait face à des difficultés récurrentes ou dès qu'elle se sent menacée dans son autonomie. Fuir, se soustraire est alors une manière de reprendre l'initiative en en finissant avec les compromis ou avec ce qui entrave la réalisation de soi. Cette forme de défection se traduit donc par une reconfiguration permanente du réseau social: les ruptures y sont récurrentes mais sont compensées par autant d'affiliations, et ceci aussi bien dans la vie affective, que dans les sociabilités ou d'autres dimensions de la vie quotidienne. Le réseau social de ces personnes est donc dynamique, hétérogène, fluide: l'appartenance se décline au pluriel et en pointillé (elle n'est plus absolue). Cette forme de défection caractérise l'agir de nombreux jeunes.

La quatrième forme de défection – la défection-expérimentation – ne fait sens qu'en appréhendant l'ensemble du mode de vie: ici, il ne s'agit donc pas de faire défection ponctuellement, en cas de frustration ou de mécontentement. Au contraire, comme dans le

type précédent, l'exit concerne toutes les dimensions de la vie quotidienne et semble inhérent à la pratique du lien social. Cette forme – qui concerne majoritairement des jeunes – se distingue pourtant de la précédente sur un point essentiel: le mode de vie se construit ici sur le mode du "papillonnage", de l'essai, de l'expérimentation et d'un certain nomadisme qui est parfois revendiqué comme tel. L'exit n'est donc pas comme dans le type précédent habitude et automatisme, il est explicitement référé à un agir où le changement est associé à l'épanouissement et la quête de soi. La défection est donc un des moyens d'échapper aux assignations, à la routine et d'expérimenter sans cesse de nouveaux horizons et de nouvelles relations. S'ancrer, rester loyal en toutes circonstances, accepter les compromis, choisir le durable impliquerait de "faire avec" et de renoncer à l'appel du changement et au charme de la nouveauté. Il s'agit en somme de "zapper" d'un univers social à un autre ou d'une relation sociale à une autre tout en oubliant pas que ce "zapping" est associé à une certaine recherche de soi. Il peut donc cesser lorsque la personne estime avoir trouvé son "chemin" ou sa "vocation". Cette forme de défection peut donc être un "moment", un épisode dans une biographie. La loyauté n'est pas indexée aux espaces sociaux traversés: elle doit ici avant tout se comprendre comme autoréférentielle, "loyauté à soi-même".

Enfin, la défection "retrait" relève de ce que l'on nomme parfois le "repli sur soi": la défection désigne ici un mouvement centrifuge, touchant l'ensemble de la vie sociale de la personne, et qui se traduit une désaffection généralisée associée parfois à une certaine apathie. La défection est dans ce cas un moyen de rompre avec un quotidien ou un mode de vie, et de rechercher un certain isolement: c'est donc la quête de la solitude qui est au principe de la soustraction. Cet usage de la défection est généralement ponctuel mais implique toutes les dimensions de la vie quotidienne. La caractéristique de cette forme de défection est qu'elle n'implique pas immédiatement un mouvement vers un autre ensemble social: il y a bien un moment de désaffiliation ou d'abandon où la personne se retrouve (relativement) seule. Mais ce moment est suivi dans un délai variable par une réorganisation du réseau relationnel et du mode de vie.

Authenticité, réflexivité et défection dans la génération post-68

Cet élargissement et cette banalisation des formes d'exit - que nous avons rapidement esquissés au travers cette typologie - peuvent en partie se comprendre en référence aux métamorphoses qui touchent les formes sociales. Certains auteurs soulignent ainsi que les nouvelles formes de configuration des réseaux sociaux ne permettent plus l'existence de

"niches" où nous serions "intégrés" définitivement. La forme actuelle des structures sociales modifierait donc considérablement la question de l'appartenance - et par voie de conséquence, celle des ruptures et des formes de soustraction: si l'appartenance était devenue avec la modernité une question de choix s'opposant aux formes traditionnelles d'assignation, il y avait néanmoins "intégration" dans ces cercles sociaux différenciés. Or, il paraît désormais plus qu'improbable que les ensembles sociaux remplissent cette fonction, non seulement parce que les individus ont la possibilité de se mouvoir d'un cercle à l'autre mais surtout parce que les groupes deviennent eux-mêmes plus temporaires, éphémères ou contingents. Retenons en tous cas que cette nouvelle forme de structure sociale – dont le relatif découplage des cercles sociaux est la caractéristique majeure – rend possible d'étendre à la totalité de la vie sociale la modélisation d'Hirschman: rappelons que celui-ci faisait de la défection une réaction typique de la sphère économique, surtout cantonnée à celle-ci. Or, nous voyons qu'avec la prolifération des cercles sociaux, l'éclatement de la vie sociale entre des pôles multiples et la transformation des formes d'appartenances, il n'y a plus de raison a priori d'écarter la possibilité d'une généralisation de cet agir à toutes les dimensions de la vie quotidienne.

Le processus de différenciation et de découplage des ensembles sociaux a donc un effet direct sur la défection: d'une part parce qu'en multipliant potentiellement les possibilités d'affiliation, les possibilités d'exit et les occasions de fuite deviennent plus conséquentes; et d'autre part, puisque que les individus n'investissent plus qu'une part d'eux-mêmes dans chaque cercle et qu'ils y sont moins "intégrés", la défection devient une réaction moins coûteuse qu'auparavant. Si les changements structurels modifient la question de l'appartenance et doivent donc être pris en compte, il nous faut également préciser que les acteurs sociaux n'envisagent plus celle-ci de la même façon. Ainsi, un certain nombre d'enquête sur les modes de vie juvéniles montrent que les catégories sociales utilisées habituellement par les sociologues pour les désigner et les appréhender sont largement ressenties par ceux-ci comme artificielles et "extérieures". Elles seraient alors rejetées comme autant de barrières à la communication, comme des atteintes à la possibilité de relations authentiques (Zoll, 1993). L'assignation à une condition – qu'elle soit sociale, sexuelle, culturelle, professionnelle ou religieuse – serait ainsi vécue comme une clôture statutaire, portant en elle une permanence mortifère, entravant l'ouverture éventuelle des modes d'être et d'agir.

Du point de vue des jeunes, il s'agirait donc de manifester sans cesse son "extranéité", et cela non seulement vis-à-vis des catégories sociales utilisées habituellement pour qualifier autrui, mais plus généralement vis-à-vis des modèles parentaux et sociétaux concernant les valeurs et les modes de vie (Galland, 1991). D'après Bajoit et Franssen par exemple, cette réflexivité

juvénile serait le fruit d'une tension et d'un clivage entre un modèle sociétal basé sur l'éthique du travail et la raison sociale et de nouveaux modèles non encore légitimés – et donc difficilement praticables - basés sur le sujet et ce qu'ils appellent « l'autoréalisation autonome » (Bajoit, Franssen, 1995). Pour R. Zoll, réflexivité et autoréférentialité iraient de pair chez les jeunes : ceux-ci évalueraient désormais leurs actes à l'aune de ce qu'ils signifient pour eux-mêmes et de ce qu'ils apportent en terme de réalisation de soi (Zoll, 1993). Ceci fait bien sûr écho aux thématiques d'U. Beck et d'A. Giddens – qui parlent « d'individualisation réflexive » - et mettent l'accent sur les capacités de mise à distance critique dont les individus feraient preuve vis-à-vis des cadres sociaux préétablis. Cette réflexivité se verrait d'ailleurs accentuée par la fragmentation des biographies due à la différenciation des systèmes sociaux. En effet, les appartenances multiples, les formes plurielles de socialisation « donnent » à nombre de personnes l'occasion d'expérimenter de nouvelles possibilités de choix et d'actions dans leur quotidien et de se soustraire aux rôles prescrits. Cette expérimentation est alors l'occasion d'une sorte de double prise de conscience : elle permet non seulement de goûter aux joies de l'ailleurs et de préserver des portes de « sortie » mais elle implique dans le même temps une perception parfois douloureuse des contradictions ou des conflits induits par ces nouvelles marges de liberté. L'individu se trouve donc dorénavant dans une position active et délibérative vis-à-vis du lien social et de l'identité (Giddens, 1991, 1994): les ruptures font bien figure de ressources dans un tel contexte.

La labilité des liens sociaux, le papillonnage existentiel et le nomadisme relevés par de nombreuses recherches peuvent alors être perçus différemment: en effet, si l'on suit G. Bajoit et A. Franssen par exemple, vivre des relations (amicales ou de couple) sincères, intenses ou authentiques – le nouveau cahier des charges des sociabilités juvéniles – implique que celles-ci soient « libres », ce qui signifie qu'elles ne peuvent en elles-mêmes rien garantir de durable quant à la relation puisque pouvant être remises en cause « librement ». Choisir le durable, c'est accepter le compromis et la négociation, c'est aussi risquer la banalisation et la routine. Choisir l'authenticité, c'est au contraire accepter une part de précarité et d'être menacé par la solitude, c'est intégrer la rupture comme modalité du lien.

Conclusion

En soulignant que la société n'est pas un continuum homogène de liens et d'appartenances ou un espace unitaire, nous avons voulu insister sur le fait que l'expérience sociale est marquée par la discontinuité, qu'elle implique ainsi de "gérer" des liens sociaux multiples et variés, de

traverser des mondes sociaux hétérogènes: elle est donc une combinaison diachronique et synchronique de ruptures et d'affiliations. A l'instar du conflit, la prise en compte de la différenciation sociale nous rappelle ainsi que la société "*reste à jamais séparée d'elle-même et qu'elle ne peut trouver son fondement que dans cette séparation même*" (Cornu, 1987, p. 281). En nous focalisant sur la soustraction et la défection – formes volontaires de rupture – nous avons voulu montrer que les ruptures ne seraient être perçues uniquement au titre d'anomalies ou d'exceptions à la bonne marche des choses: elles sont au contraire consubstantielles à l'expérience quotidienne et plus banales qu'on ne le présuppose généralement. La rupture est aussi ressource, création, fondation, soustraction entreprenante... bref au principe de l'émergence de nombreuses formes sociales.

La sociologie de l'expérience quotidienne – en décrivant à la fois le "travail" permanent des acteurs sociaux et la banalité des ruptures – peut donc à sa façon contribuer à une appréhension non dramatique de la séparation: en rappelant que la rupture est une modalité du lien, en inscrivant le lien social dans une temporalité et une histoire, elle renonce à faire de toute rupture une expérience qu'il faudrait obligatoirement dépasser. L'obsession actuelle de l'insertion – qui gagne autant le discours scientifique que politique – ne peut de ce point de vue que rater l'essentiel.

Bibliographie

- Bajoit, G., Franssen A., *Les jeunes dans la compétition culturelle*, Paris, P.U.F, 1995.
Beck, U., Giddens, A., Lash, S., *Reflexive Modernization*, Stanford University Press, 1994.
Beck, U., *The Brave New World of Work*, Polity Press, 2000.
Beck, U., *La société du risque*, Paris, Alto Aubier, 2001.
Castel R., De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation: précarité du travail et vulnérabilité relationnelle in Donzelot J. et Alii *Face à l'exclusion, le modèle français*, Paris, Esprit, 1991.
Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1994.
Cornu M., *Existence et séparation*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1981.
Galland, O., *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, 1991.
Giddens, A., *Modernity and Self-Identity*, Stanford University Press, 1991.
Hirschman A. O. 1995 [1970]. *Défection et prise de parole*, Paris: Fayard.
Virno P., *Opportunisme, cynisme et peur : ambivalence du désenchantement*, Paris, L'éclat, 1991.
Zoll R., *Nouvel individualisme et solidarité quotidienne*, Paris, Kimé, 1993.